

Anne RICHOUX
DESS « *Échanges Internationaux Europe-Amérique latine* »
IHEAL – Université Sorbonne Nouvelle Paris III
Année 2003/2004

PETIT GUIDE D'INTÉGRATION DES FRANÇAIS EN BOLIVIE



PRATIQUE DE L'INTERCULTURALITÉ
Mr LOMNÉ

Une récente expérience en Bolivie en tant que stagiaire (en 1999 et 2000) m'a fait découvrir un pays extrêmement riche de par l'influence encore très présente de traditions et de coutumes ancestrales. Mon voyage a alimenté ma réflexion sur les différences culturelles entre Français et Boliviens et m'a poussée à les comprendre et à les analyser dans le but d'améliorer les échanges interculturels entre les deux peuples.

On peut distinguer plusieurs formes de comportements de la part des Français face aux différences culturelles : ceux pour qui la connaissance du pays, de ses habitants et de leurs traditions ne sont pas une priorité, et ceux au contraire pour qui la découverte de la Bolivie est synonyme d'enrichissement personnel.

I – LES DIFFÉRENTES FORMES D'INTÉGRATION DES FRANÇAIS EN BOLIVIE

A – LES FONCTIONNAIRES FRANÇAIS EXPATRIÉS : NOSTALGIE CULTURELLE OU REFUS D'INTÉGRATION ?

J'analyserai ici le comportement des fonctionnaires français expatriés en Bolivie que j'ai rencontrés au cours de mon séjour dans le pays. La plupart d'entre eux avaient choisi de vivre « entre Français » dans de somptueuses villas situées dans les beaux quartiers de la ville (le quartier de « *Obrajes* » qui surplombe le centre-ville animé) et fréquentaient essentiellement les Européens et les quelques Boliviens « européens » faisant partie du personnel des ambassades de La Paz. Ils paraissaient indifférents à la culture et aux coutumes du pays et semblaient même vouloir maintenir certaines distances vis-à-vis des « autochtones » : lorsqu'ils se référaient aux Boliviens, ils disaient « eux » et parlaient de « *leurs habitudes si curieuses* », pour bien accentuer cette « rupture » culturelle et sociale qu'ils mettaient en place entre eux et la population locale.

J'ai pu donc constater que ces fonctionnaires français recréaient une microsociété à l'image d'une France idéalisée et réinventée, une France paradisiaque en décalage total avec une certaine réalité du pays : en effet, les événements préoccupants de l'actualité de la métropole (chômage, problématiques sociales, grèves, violences quotidiennes, etc.) étaient facilement oubliés. Cette coupure partielle avec la France était d'ailleurs favorisée par une communication réduite avec le pays, à laquelle s'ajoutait la sensation d'être isolé du continent européen tout entier.

Si les fonctionnaires français ne se montraient pas particulièrement concernés par les quelques désagréments que pouvaient rencontrer les Français de France, leur sentiment patriotique et leur conscience profonde d'être Français se trouvaient pourtant réaffirmés : en effet, la confrontation avec une conception de la vie si différente de la leur –et qu'ils ne savaient pas toujours appréhender- exacerbait probablement la nostalgie du pays d'origine. D'où peut-être ce désir de demeurer dans un cercle social familial et sécurisant, dans lequel tous partageaient des repères, des points de vue et des valeurs culturelles similaires.

Ces fonctionnaires expatriés se trouvaient donc isolés par rapport à la France mais également par rapport à la Bolivie. De plus, le fait pour eux de savoir dès le départ qu'ils seraient amenés à ne passer que quelques années en Bolivie, associé à cette perspective de « court terme », n'encourageaient certes pas leur effort d'intégration dans le pays.

En attendant, ils profitaient des nombreux avantages que leur offrait la Bolivie en tant que terre d'accueil : ils bénéficiaient d'un niveau de vie et d'un pouvoir d'achat élevés et leur fonction d'expatrié les hissait à un rang social privilégié qui leur valait une considération particulière de la part du reste de la population. En outre, ils s'étaient approprié le système de domesticité locale des « *empleadas* », ces femmes indiennes d'origine paysanne venues chercher en ville un moyen de subsistance en tant qu'employées de maison ; si l'utilisation des « *empleadas* » dans la gestion domestique quotidienne fait en soi partie des mœurs boliviennes –toutes les familles boliviennes aisées ont des *empleadas* qui travaillent pour elles-, pour les Français, le recours à ce système relève de pratiques de nos jours révolues au sein de la société française.

En effet, aujourd'hui la « femme de ménage » en France est considérée comme une employée au statut similaire à celui d'une salariée dans une entreprise, alors qu'en Bolivie ce statut est déprécié et rappelle finalement assez celui des « vassaux » du Moyen Age : on ne peut s'empêcher de penser que la pratique féodale du *pongueaje* –travail forcé accompagné de services personnels gratuits-, à laquelle les grands propriétaires terriens boliviens ont eu recours, n'a été interdite dans les faits qu'en 1952, à l'époque de la Révolution et de la Réforme Agraire. Certains comportements (soumission et servilité) peuvent donc peut-être s'expliquer par l'influence d'un état de vassalité encore récent. Sans aucune forme de comparaison, la pratique consciente de cet usage de la domesticité par les expatriés français en Bolivie pouvait cependant s'apparenter dans ce contexte à une forme de colonialisme.

La plupart de ces fonctionnaires français ne semblaient donc pas chercher à s'intégrer en Bolivie, et ce pour des raisons qui leur étaient propres. Ils savaient néanmoins tirer parti de cet « exil volontaire », et menaient une vie plutôt agréable et paisible –à l'image de riches colons-, ce qui pouvait même parfois leur faire perdre le sens de certaines réalités. Pour un bon nombre d'entre eux par contre, l'expérience a pu s'avérer assez stérile sur le plan des échanges interculturels.

B – COMPRENDRE LES AUTRES POUR SE COMPRENDRE SOI-MÊME

En marge de cette population française confinée dans un espace communautaire autarcique et confortable, d'autres Français choisissaient au contraire de fuir cette microsociété reconstituée et cherchaient à partager la vie des locaux. C'était le cas par exemple de certains enseignants, étudiants ou jeunes volontaires internationaux qui travaillaient généralement en Bolivie sous contrat local ou dans le cadre de missions/stages. Dans ce cas, les raisons qui motivaient leur séjour en Bolivie étaient liées à une recherche personnelle et à un désir de découvrir l'autre : la notion d'altérité prenait donc ici une nouvelle dimension. Il s'agissait pour eux de « profiter » de ces différences culturelles, de s'en nourrir, de se les approprier dans un souci d'échange et de partage mutuel.

Nous entrons ici directement dans le domaine de l'échange interculturel, dont l'ouverture d'esprit et l'empathie sont les moteurs. D'après Edward T. HALL dans son livre *Le langage silencieux*, « la raison fondamentale qui pousse un homme à se pencher sur une culture étrangère, c'est d'acquérir une meilleure connaissance de sa propre culture. La meilleure raison de se soumettre à des coutumes étrangères, c'est qu'elles engendrent un sens aigu de la vitalité et de l'attention consciente, un attachement à la vie qui ne peut se manifester qu'au contact de la différence et du contraste ». Telles sont les motivations de celui qui cherche à se comprendre lui-même et à analyser sa propre culture à travers celle des autres.

Bien sûr, il est difficile d'effacer d'un coup ses habitudes et ses repères européens, de modifier ses rapports aux rythmes de vie et au temps, d'adopter des réflexes et des automatismes étrangers aux siens, en bref, d'inverser un processus de conditionnement familial et culturel ancré en soi depuis l'enfance. Il convient donc de s'adapter sans pour autant renier son héritage personnel et culturel.

On se rend compte que par le biais de notre culture, nous transmettons des messages que nous n'avons jamais pensé transmettre clairement, et qu'il existe des principes cachés qui règlent notre comportement ; on doit donc

concevoir que nos comportements et attitudes naturels puissent être « interprétés » (en bien ou en mal).

Néanmoins, en général, le statut « d'étranger » confère au Français le droit d'être « pardonné d'avance » pour ses maladresses.

Il est évident que le fait d'être perçu en tant « qu'étranger » modifie et pervertit les relations dès leur origine. Une parfaite maîtrise de la langue et de ses expressions idiomatiques locales ne suffit donc pas à cacher des origines « non andines », sans compter que la différence physique immédiate est flagrante – même en tenant compte qu'une partie de la population bolivienne allochtone est d'origine ibérique et blanche ; à partir de ce constat, les relations avec les Boliviens sont faussées et établir une relation d'égalité avec eux devient utopique.

C – L'IMPACT DU SOUVENIR DE LA COLONISATION

Les relations que les différentes classes sociales et groupes ethniques boliviens entretiennent entre eux vont avoir une incidence sur leur perception des Français. Pour comprendre les relations interculturelles entre Français et Boliviens, on doit donc évoquer le fait qu'il règne encore de nos jours en Bolivie une certaine pensée raciste, relent d'un darwinisme social illustré par le roman *Pueblo enfermo* d'Alcides Arguedas : « la race indienne constitue un obstacle au progrès » et « l'indien et le métis ne servent strictement à rien dans l'évolution des sociétés modernes vers le progrès. Dans leur lutte pour l'existence, ils devront tôt ou tard disparaître sous la domination des Blancs de race pure ou purifiée ».

Demeure en effet une sorte de situation « d'apartheid rampant », une frontière intérieure qui ne s'efface que très lentement et se dévoile en certaines occasions (ainsi n'est-il pas exceptionnel que les femmes en pollera se voient interdire l'entrée des hôtels-restaurants des centres urbains), ou fait tellement partie de la vie quotidienne qu'elle passe inaperçue, telle la quasi-absence d'autochtones d'origine indienne parmi les étudiants et parmi les autorités dirigeantes du pays.¹ Comportement raciste que les autochtones indiens savent aussi rendre à « ceux qui se croient les propriétaires du pays » ou aux blancs étrangers, assimilés dans l'imaginaire collectif des indiens aux blancs de la conquête espagnole. En effet, révélateurs de la dislocation sociale commencée avec la colonisation et poursuivie depuis, ces comportements tendent à se perpétuer et à s'approfondir encore grâce à la vulgate de la modernité néolibérale, qui donne à croire que l'existence de vainqueurs et de vaincus relève de l'ordre naturel des choses. Une telle situation devient dangereusement explosive quand « les clivages sociaux et ethniques, qui renvoient à l'histoire des rapports de domination (les envahis et

¹ André Franqueville, *La Bolivie d'un pillage à l'autre*, Editions de l'IRD, 2000, pp 60-63

les envahisseurs, les esclaves et les maîtres...), restent des déterminants structurels de la répartition de la pauvreté ».²

² Lautier, 1995

Il semble difficile de se détacher de l'empreinte du « *blanc dominateur* » dont la supériorité historique s'est imposée sans discontinuité depuis la colonisation, générant encore aujourd'hui chez les Boliviens indigènes crainte, méfiance et mépris. Les relations entre les Français et la population indienne Aymara issue du mouvement des migrations rurales vers la ville de La Paz sont donc distantes et complexes. Les Français, tout comme les Nord-américains, sont désignés par le qualificatif de « *Gringo* » ou de « *Q'ara* » (appellation dépréciative donnée par les Aymara aux *blancs non-Aymara*). Ce qui montre bien le peu d'estime des indiens pour ces blancs trop différents et trop arrogants pour être en mesure de comprendre et de partager leur culture. Les seules relations qui peuvent s'établir facilement sont celles que permet la négociation commerciale avec les commerçants aymara de la rue. Elles peuvent parfois être cordiales, à condition que le Français achète. Malgré leur apparente réserve et leur timidité affichée, les Aymara se révèlent être d'excellents vendeurs. Sur le marché de l'artisanat de la *calle Sagárnaga*, ils tenteront même d'arnaquer ce *Gringo* forcément de passage, qui de toute façon est « *plein aux as* » et incapable d'apprécier la véritable valeur des traditions boliviennes – d'ailleurs il achète n'importe quoi.

On remarque pourtant que ce sont davantage les Boliviens « blancs » non-indigènes que les blancs Français ou étrangers qui déconsidèrent les Boliviens indigènes (« *nativos* ») dans les relations quotidiennes ; les relations de mépris que certains Boliviens blancs issus de la classe sociale aisée de La Paz entretiennent vis-à-vis des Boliviens indigènes sont devenues tellement naturelles et ancrées dans les mœurs, que lorsque ces Boliviens blancs voyagent en France, ils reproduisent inconsciemment ces comportements vis-à-vis par exemple des garçons de café ou des serveurs de restaurant – lesquels en Bolivie sont forcément des indigènes ; ils se permettent des remarques désobligeantes sur les prix ou la qualité du service, font preuve d'une insolente autorité et tentent d'exprimer ouvertement leur supériorité.

En France, ces réactions peuvent paraître soit choquantes, soit ridicules parce qu'en décalage total avec le rapport égalitaire de courtoisie mutuelle que les Français instaurent habituellement avec le personnel hôtelier.

Pour un Français, être accepté dans toutes les sphères de la société bolivienne s'avère difficile, malgré les efforts d'adaptation dont il peut faire preuve. Il est cependant plus aisé de se rapprocher de « l'élite » bolivienne, parce que certains de ses membres ont voyagé et ont une vision différente de leur pays et des étrangers y résidant. Ceux-là peuvent être plus enclins à « comprendre » et à accepter les particularités du comportement français, même si le vieux continent n'est pas (n'est plus) pour eux une référence et si ses valeurs ont été délaissées au profit des valeurs nord-américaines.

L'intégration d'un Français en Bolivie est-elle alors réellement possible ? On peut répondre que oui, dans une certaine mesure et uniquement au sein d'une sphère sociétaire où la différence est atténuée par une connaissance mutuelle de la culture de l'autre. Les différences culturelles peuvent donc être perçues comme un enrichissement mutuel et non comme un obstacle à la communication à partir du moment où l'on est en mesure de les analyser, de les comprendre et enfin de les accepter.

II – COMPRENDRE LES GRANDES DIFFÉRENCES CULTURELLES

A – LA RELATION AU TEMPS : CONTRÔLE OU ADAPTATION ?

La relation au temps est un élément essentiel de clivage culturel entre Boliviens et Français. Les Français ont perdu la conscience du vrai rapport au temps et ne savent plus l'apprécier parce qu'ils sont plongés dans des pensées récurrentes qui occupent leur esprit en permanence. Ils ont toujours ce besoin d'être physiquement ou mentalement actifs. Les Boliviens, eux, « composent avec le temps » et prennent le temps de vivre ; ils peuvent rester assis et ne rien faire pendant des heures, sans parler ni solliciter leur intellect. Cette conception d'occupation du temps peut exaspérer les Français ; au moment de prendre le bus par exemple, certains Français peuvent perdre patience : les bus boliviens n'ont pas d'horaires et ne partent qu'une fois leur quota en nombre de passagers atteint...

Le rythme de vie peut donc paraître très lent à un Français : le temps ne passe pas ou passe très lentement, comme si en Bolivie le temps ne correspondait pas au temps des Français. En revanche, lorsque l'on quitte la Bolivie pour la France après un long séjour dans le pays, notre rapport au temps a changé et à l'inverse, on perçoit alors les Français comme un peuple particulièrement pressé et agité !

Pour les Français, le temps est considéré comme une réalité tangible. On le dit gagné, passé, gaspillé, perdu, inventé, long, ou encore on le tue ou il passe³. Les structures temporelles sont arbitraires ou imposées ; elles sont très profondément intégrées et ancrées dans la culture française et semblent ainsi représenter le seul moyen naturel et logique d'organiser toute activité. Les Boliviens et les Français ne mesurent pas le temps de la même façon : les Français essaient de distribuer le temps régulièrement et si, pour quelque raison, ils pensent être bousculés à la fin du programme, ils accélèrent le rythme et font le maximum pour pouvoir quand même terminer tout ce qu'ils ont prévu de faire.

³ Edward T. Hall, *La danse de la vie – temps culturel, temps vécu*, Editions du Seuil, 1984, pp 154-160

Les Boliviens, au contraire, même quand ils savent que quelque chose doit être terminé à la fin de la journée, ne font aucun effort supplémentaire. La notion française selon laquelle il faut respecter les obligations dans le temps pour éviter toute tension à autrui n'a aucun sens pour eux.

Le temps pour les Français n'est pas seulement structuré fonctionnellement et utilisé pour contrôler l'accomplissement du travail, des activités et des relations avec les autres ; il est aussi traité de manière profondément symbolique. Le temps n'est pas uniquement de l'argent, mais aussi une marque de statut et de responsabilité : la marge de liberté dont dispose un Français à l'égard des horaires indique à tout le monde sa situation dans une organisation ou dans son entreprise. Pour les Boliviens, le temps n'est symbolique que dans l'absolu, de par son rôle d'interconnexion avec la nature, le rythme des saisons et les croyances religieuses aymara : c'est le cas de la nouvelle année aymara, qui marque le début de l'hiver en Bolivie, et qui donne lieu à une célébration particulière (la « Fête du soleil ») le jour du solstice de juin sur le site de Tiahuanaco, ancienne capitale sacrée et centre religieux pré-inca, érigé à 74 km à l'ouest de La Paz.⁴

B – LE CLIVAGE ENTRE SYSTÈMES MONOCHROME (FRANÇAIS) ET POLYCHROME (BOLIVIEN)

Les Français en Bolivie sont plongés dans un environnement polychrone (système qui consiste à faire plusieurs choses à la fois), où tout semble continuellement fluctuer : rien n'est solide ou ferme, en particulier les projets que l'on établit pour le futur ; même des projets importants peuvent être modifiés jusqu'à la minute de leur exécution. Dans le système polychrone bolivien, l'accent est porté sur l'engagement des individus et l'accomplissement du contrat plutôt que sur l'adhésion à un horaire préétabli. Les rendez-vous ne sont donc pas pris au sérieux, et par conséquent, souvent négligés ou annulés. Alors que la culture monochrome du Français tend à attribuer un caractère sacré à l'organisation. En fait, la vie professionnelle et sociale des Français est dominée par un horaire ou un programme. En programmant, ils compartimentent, ce qui leur permet de se concentrer sur une chose à la fois, mais se traduit également par un appauvrissement du contexte de la communication interindividuelle.

Les Français monochrones attachent de l'importance au travail, à l'organisation et au respect des procédures, notamment dans le domaine de l'administration publique, laquelle fonctionne plutôt bien en France, en comparaison des autres pays européens et latino-américains.

⁴ José de Mesa, Teresa Gisbert y Carlos D. Mesa Gisbert, *Historia de Bolivia*, Editorial Gisbert y Cia SA, La Paz, 1999, pp 15-29

Pour ce qui est des systèmes administratif et bureaucratique polychrones boliviens, ils peuvent être considérés comme anormalement lourds et lents par les Français : en Bolivie il faut avoir un ami autochtone qui peut activer le déroulement des procédures. Il s'agit également pour les Boliviens d'entretenir de bonnes relations avec les personnes de pouvoir, éventuellement avec des hommes politiques, susceptibles de les aider dans les situations délicates. En effet, dans une société où la corruption fait partie du système, les circuits traditionnellement utilisés en France (le système juridique dans le cadre du règlement des conflits par exemple) n'ont pas le même impact en Bolivie : il est beaucoup plus simple et plus efficace de verser certaines sommes d'argent aux intéressés pour obtenir ce que l'on souhaite ou de se soumettre au chantage pour être tranquille (la police par exemple exige de l'argent en échange de l'annulation de fausses amendes distribuées arbitrairement aux automobilistes). En Bolivie, on évolue donc dans un système où la loi du plus riche et du plus corrompu l'emporte. Un Français en Bolivie mettra un certain temps pour intégrer ces différences et savoir comment à son tour utiliser ce système à son avantage, sans pour autant modifier son rapport personnel à la morale.

En ce qui concerne le travail, ce n'est pas la priorité de la majorité des Boliviens et des Boliviens indigènes en particulier –puisque'il convient de considérer différemment les Boliviens ayant déjà voyagé et ayant déjà subi l'influence des pays où ils ont vécu. La majorité des Boliviens indigènes travaillent parce qu'ils y sont obligés, mais leur famille et leur bien-être personnel sont prioritaires sur leur vie professionnelle, même s'ils ont besoin d'argent pour vivre. On peut alors remettre en question l'importance que notre société française accorde au travail et nous interroger sur la cohérence de notre adhésion tacite à un système qui conditionne notre vie, principalement basée sur des problématiques professionnelles.

C – L'INFLUENCE DE L'ENVIRONNEMENT POLITICO-SOCIAL ET LES PERSPECTIVES D'AVENIR

Pour comprendre les Boliviens, il faut cerner leur mode de fonctionnement : les Boliviens n'ont pas pour habitude d'exprimer franchement un avis. Ils acceptent de prendre un engagement tout en sachant qu'ils ne pourront pas le tenir, mais ils n'oseront refuser de peur de froisser leur interlocuteur. Ils ne savent pas dire non. En revanche, un « oui » ou un silence peut signifier un « non ». La communication ne passe donc pas forcément par le langage parlé. Il faut savoir « décoder » les attitudes et les gestes, interpréter les silences et les non-dits. Les Boliviens se montrent d'ailleurs souvent choqués ou décontenancés par des réponses franches et directes.

Si les Français s'expriment sans détour et trouvent plus simple de transmettre le fond sincère de leurs opinions et de leurs pensées, pour les Boliviens le cheminement est plus complexe : ils choisissent en effet des moyens détournés pour parvenir à un résultat et ne vont jamais droit au but lorsqu'ils doivent avouer quelque chose qui leur tient à cœur. Ils peuvent très souvent mentir par omission, laisser croire ce qui les arrange sans démentir ni approuver. En bref, ils ne prennent pas position, ce qui leur permet de laisser la situation évoluer pour pouvoir en saisir les opportunités le moment venu.

Contrairement au Français qui se ferme des portes par une attitude rigide et tranchée, le Bolivien pourra toujours s'en sortir en cas de revirement de situation : il s'adaptera sans effort aux nouvelles règles du jeu et modifiera naturellement son discours en conséquence. Ce comportement est certainement en partie le fruit d'un contexte socio-économique extrêmement instable et chaotique qui suppose une perpétuelle remise en cause de ses propres perspectives de vie. Dans cet environnement volatile, le Français devra donc essayer d'oublier son habitude de tout « programmer » et de tout « prévoir » pour développer ses capacités de réactivité et d'adaptation aux contraintes d'instabilité quotidiennes.

Lorsqu'on souhaite acheter un paquet de cigarettes à une *cholita* dans la rue, il peut arriver que celle-ci refuse de vendre, pour plusieurs raisons : soit elle n'a pas envie de faire l'effort d'aller chercher le paquet tout en haut d'une pile d'articles, soit elle avoue que c'est le dernier paquet qui lui reste à vendre et qu'elle préfère le garder *pour pouvoir continuer de proposer des cigarettes à la vente*. Evidemment, c'est un comportement qui relève d'une incohérence totale pour nous, puisque dans le premier cas, la vendeuse refuse un profit facile par simple paresse et dans le second, elle privilégie un profit à venir limité et incertain, à un gain immédiat, plus important et sûr. On en déduit que la seconde vendeuse choisira probablement de vendre ses cigarettes à l'unité en attendant d'être réapprovisionnée le mois suivant. Cette réaction est similaire à celle du propriétaire d'une petite épicerie dans la région du Sud Lípez (en plein milieu du Salar de Uyuni, proche de la frontière chilienne) à qui l'on proposait d'acheter la totalité des articles exposés dans son magasin. L'épicier a refusé la proposition avec effroi en argumentant qu'il ne lui resterait alors plus rien à vendre. Ces comportements reflètent très certainement la nécessité de s'assurer des moyens de subsistance dans la perspective d'un avenir peu sécurisant. Les Français ont la chance de bénéficier de structures sociales satisfaisantes (sécurité sociale, aides financières, plans de retraite...) et d'un environnement politique et économique stable. Leurs priorités ne sont généralement pas de pallier la précarité de leur existence, mais de planifier de prochaines vacances ou de préparer de futurs projets de retraite. En France, nous sommes tous soumis aux mêmes comportements de masse qui nous poussent à consommer toujours davantage sans être jamais satisfaits.

Les exigences matérielles des Boliviens sont bien moindres -ils n'ont d'ailleurs pas le choix. Ceux qui ont peu, mais suffisamment pour vivre sont très heureux. Les paysans des Andes exilés dans les villes regrettent d'ailleurs l'époque où ils vivaient organisés en communautés (les « *ayllu* ») et où les habitants des villages pratiquaient la réciprocité et l'échange (formes d'entraide appelées « *ayni* », « *mincka* » ou « *manq'ayaña* » en fonction du type de service rendu). On pourrait penser que nous avons tout à apprendre de ces communautés andines, de l'étonnante démocratie qui y règne, de leur système d'organisation basé sur la responsabilité de tous, de leurs liens étroits avec la nature et les divinités... Françoise Estival qui a recueilli le témoignage d'un paysan quechua de la région de Potosí écrit : « *J'ai souvent fait le rêve qu'un jour [ces peuples andins] nous apprendront à vivre, que nous ouvrirons les yeux sur leur culture et leurs croyances. Mais nous sommes bien trop orgueilleux pour penser ne pas tout savoir, pour nous ouvrir à la différence...* »⁵

CONCLUSION – QUELQUES CONSEILS POUR UNE BONNE INTÉGRATION DES FRANÇAIS EN BOLIVIE :

- ☞ Apprendre les danses traditionnelles du pays et partir danser dans les fêtes populaires des villages et dans les carnivals (en particulier celui d'Oruro),
- ☞ Ne jamais refuser de boire la *Chicha* offerte en guise de bienvenue dans les villages indigènes, même si elle nous rend malade...
- ☞ Apprendre l'Aymara et le Quechua,
- ☞ Eviter de porter les vêtements (en laine de lama et d'alpaga par exemple) provenant de l'artisanat local, et destinés uniquement à une clientèle « *Gringa* » au goût vestimentaire plus que douteux (résultat de l'exploitation commerciale du « culte » que les *Gringos* vouent à tout ce qu'ils considèrent comme « traditionnel »),
- ☞ Eviter de parler avec l'accent espagnol et ne pas utiliser les expressions idiomatiques castillanes, perçues comme très vulgaires et pouvant être la cause de graves malentendus,
- ☞ Apprendre à mastiquer la coca : rien de plus difficile...
- ☞ Dire beaucoup de mal des Chiliens et des Péruviens,
- ☞ Manger du « *chuño* » et de la « *tunta* » et dire que l'on aime beaucoup ça,
- ☞ Etre en mesure de commenter en détail la guerre du Chaco (1932-1935) : un souvenir poignant dans l'esprit des Boliviens.

⁵ Pedro Condori, *Nous, les oubliés de l'Altiplano*, L'Harmattan, 1996, pp. 65-72

PETIT GLOSSAIRE BOLIVIEN

Ayllu	Dans les sociétés andines (aymara ou quechua), communauté territoriale de base fondée sur les liens de parenté et constituant le cadre des rapports sociaux et des activités économiques.
Chicha	Bière de maïs traditionnelle élaborée artisanalement.
Cholita	Femme autochtone aymara ou quechua, portant le costume traditionnel andin et la pollera.
Cholo	Autochtone aymara ou quechua résidant en ville. Terme généralement dépréciatif en Bolivie, bien que son diminutif féminin « <i>cholita</i> » ne le soit pas.
Chuño	Pomme de terre déshydratée par exposition alternée au gel et au soleil en vue de sa conservation.
Empleada	Employée de maison, bonne à tout faire. Elle peut être « <i>cama adentro</i> », logeant chez ses patrons et donc en service quasi permanent, ou « <i>cama afuera</i> », habitant ailleurs.
Gringo	Terme qui désigne de façon courante l'étranger non latino (sans distinction entre Européens ou nord-américains).
Indio	Terme péjoratif, qui veut dire « fruste », paysan grossier face au blanc et même face à l'Aymara urbanisé et plus raffiné que lui, le <i>Cholo</i> .
Jaqi	Celui qui se sent profondément Aymara ; littéralement « personne humaine », terme qui, en langue aymara, s'oppose à celui de <i>Q'ara</i> .
Nativo	Indigène (36,5 % des indigènes parlent le quechua et 26,6 % l'aymara).

Pollera	Jupe ample à plusieurs épaisseurs que portent les femmes dans les Andes. Les femmes « <i>de pollera</i> » sont considérées comme socialement moins « évoluées » que les femmes « <i>de vestido</i> », habillées à l'européenne.
----------------	---

Q'ara	Littéralement « pelé, chauve » en langue aymara. Appellation dépréciative donnée par les Aymara aux <i>blancs</i> non-Aymara ; <i>q'ara aynuqa</i> (« terre pelée ») est l'expression donnée par les paysans pour désigner la mauvaise terre dont rien de bon ne peut sortir : c'est un terme qui en dit long sur l'estime dans laquelle les autochtones tenaient et tiennent encore les blancs.
Sorojche	Mal de l'altitude.
Tunta	Pomme de terre déshydratée comme le chuño mais selon un processus différent comportant un séjour en eau courante.